

Sommaire: — POÉSIE CANADIENNE, La Vierge de mes Rêves. — FEUILLETON, Très-sotte histoire d'un homme d'esprit. — CRITIQUE, Les Anglais dans l'Inde, III. — Les Courses d'Epsom en Angleterre. — Le Courrier de Paris. — Faits Divers. — Les dernières modes de Paris. — Histoire de la Semaine.

POÉSIE CANADIENNE.

La Vierge de mes Rêves.

A M^{lle}. A. T.

J'étais dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'était pas touché.
Quelle honte ! Il fallait justifier sans cesse
Ce cœur qui m'était reproché.
Je disais quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien et qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve et j'aimerais.
Ce qui serait encor bien nécessaire,
Ce serait un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet et par là plus charmant ;
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaisir,
Qu'on me le trouve et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Sans les souhaits qu'on peut former.
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrais bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer ;
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Put une fois s'enflammer ;
Qu'on me le trouve et je promets d'aimer !
Par ces conditions, j'effrayais tout le monde,
Chacun me promettait une paix si profonde
Que j'en étais moi-même embarrassé.
Point de fillette si légère,
Qui d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à son chimère.
Je ne sais, cependant, comment l'amour a fait ;
Il faut qu'il ait longtemps médité son sujet ;
Mais enfin il est sûr qu'il a fait Artémise
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits.
Je crois, pour moi, qu'il me l'a fait exprès.
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien ;
Des jeunes cœurs, c'est le suprême bien ;
Et de l'amour, l'amour seul est le prix.
Montréal.

FEUILLETON.

Très-sotte histoire d'un homme d'esprit.

Cydias (1) était un homme d'esprit...
Qu'est-ce proprement qu'un homme d'esprit, ou plutôt qu'est-ce que l'esprit même ?

(1) "Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon, et Cydias bel esprit, c'est sa profession."
LA BRUYÈRE, *De la société et de la conversation.*

Les plus habiles se verraient embarrassés, je crois, de répondre à une semblable question; peut-être finiraient-ils par déclarer indéfinissable ce *je ne sais quoi*, dont nous avons l'idée si claire et si nette, qu'il ne nous arrive point de le confondre avec ce qui n'est pas lui, et que nous tenons pour une sottise tout essai de le contrefaire. Est-ce le *molle atque facetum* des Latins ou le *humour* des Anglais? Définissons-nous l'esprit, comme on a fait, "Un feu qui ne brille que d'une lucur factice, une partie de l'intelligence plus curieuse que savante, plus subtile qu'assurée, plus aiguë que profonde, une certaine finesse vaporeuse, d'autant plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée, sans autre consistance que la vivacité d'humeur, sans autre saveur que la saveur des acides ?..." L'appellerons-nous, d'après Jean-Baptiste, le sel de la raison, ou la raison assaisonnée ?

L'esprit est-il bon, ou bien est-il mauvais? Devons-nous le louer? devons-nous le condamner? Le louer? autant vaudrait louer la beauté de ce qu'elle est belle. Le condamner? c'est là une tâche difficile, et l'on ne peut guère s'en tirer qu'avec le secours de celui même que l'on s'efforce de décrier. Les boutades n'ont pas manqué pourtant contre "ce je ne sais quoi orgueilleux, laissant toujours la vérité pour le mensonge, n'ignorant que ce qu'on doit savoir, ne sachant que ce qu'on doit ignorer..." Les gens d'esprit, nous dit-on encore, ne braquent le lorgnon que sur un seul côté, laissant tous les autres dans l'ombre, et ordinairement ce côté est une pointe, un angle sur lequel ils font jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'ils s'éloignent davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses... Ils ne vont que par soubresauts, figurent la danse de caractère, etc." Et bien d'autres reproches qui auraient une grande autorité si, comme le disait le poète Chaulieu, ils ne tiraient précisément leur force de celui-là même auquel ils sont adressés :

Esprit, que je hais et qu'on aime,
Avec douleur je m'aperçois,
Pour écrire contre toi-même,
Qu'on ne peut se passer de toi (2).

Se moquer des gens d'esprit, c'est, au dire de La Bruyère, le privilège des sots. Et pourtant l'esprit a ses excès et ses misères, comme les choses les meilleures et les plus belles de ce monde. Aimable de sa nature, il afflige souvent les cœurs je ne dirai pas chagrinés, mais sérieux et recueillis, et l'on peut douter qu'il donne toujours à ceux qui le possèdent, la satisfaction solide que procurent certaines qualités moins heureuses en apparence et moins enviées de ceux qui ne les ont point. Au milieu du dix-huitième siècle, à cette époque même où l'esprit, se substituant à la vraie politesse, usurpait la première place dans la société comme dans les lettres, et semblait partout régner en maître, une plainte éloquentement s'élevait contre cette domination universelle; Vauvenargues, joignant la simplicité du cœur à la raison la plus ferme et la plus noble,

(2) Chaulieu, t. 1er, *Ode contre l'esprit.*

EC

était peut-être le seul de son temps qui eût le droit d'écrire ces lignes sévères : "Fatigué de l'esprit qu'on veut mettre dans les moindres choses, je dis en moi-même : Si je pouvais rencontrer un homme qui n'eût point d'esprit, et avec lequel il n'en fallût point avoir, un homme ingénu et modeste, qui parlât seulement pour se faire entendre et pour exprimer les sentiments de son cœur, un homme qui n'eût que de la raison et un peu de naturel, avec quelle ardeur je courrais me délasser dans son entretien du jargon et des épigrammes du reste des hommes ? (1)"

La simple histoire qu'ici nous allons conter montrera les pires effets que l'esprit peut avoir lorsqu'il n'est pas réglé par une saine discipline, et qu'au lieu de le tourner vers un but profitable et sérieux, on le laisse se consumer lui-même en un stérile éclat et une vaine vivacité.

L'esprit est un don périlleux, et l'on peut dire de lui comme de la fortune, "qu'il vend ce qu'on croit qu'il donne."

Cydias était un homme d'esprit... — L'espérillerie et la vive malice de son jeune âge avaient de bonne heure annoncé ce qu'un jour il devait être, et si déjà on ne l'appelait point un enfant d'esprit, du moins s'accordait-on à dire que l'enfant ne pouvait manquer de faire un homme d'esprit. On riait de ses saillies, on provoquait ses plaisantes reparties, on applaudissait à sa témérité malicieuse, et lorsqu'il eût desservi il avait, devant les amis de la famille, rencontré quelques traits heureux, quelques mots bien assaisonnés, quelque naïveté piquante, les plus vieux et les plus sages se levaient pour venir l'embrasser, et juraient à sa mère que l'enfant irait aussi loin que Voltaire. Ainsi l'élevait-on dans la complaisance de cet esprit naissant, dans l'orgueil de cette vive frivolité qui semblaient l'élever au-dessus de son âge. — Et déjà pourtant la misère secrète de cette brillante qualité se faisait sentir; tandis que les autres enfants se distinguaient l'un par son application, l'autre par sa douceur et sa docilité, un troisième par la précocité de son jugement et celle de son cœur, Cydias demeurait un garçon d'esprit, ni plus ni moins, négligeant le travail parce qu'il se voyait plus recherché que les disciples studieux, et méprisant déjà ses camarades à proportion de la facilité avec laquelle ils riaient de ses plaisanteries.

Il ne connut point ces bonnes amitiés de collège qui sont les meilleures de toutes, quoiqu'on dise, parce qu'elles gardent en vieillissant cette heureuse familiarité qui n'appartient qu'à l'enfance, et aussi parce qu'en elles semble demeurer, comme une fraîche odeur de notre *petit temps*, comme la première jeunesse de notre cœur et de notre esprit, et la première allégresse des tendres affections. Cydias ne voulut point choisir un ami entre ses camarades, un ami avec lequel il eût causé bonnement, simplement, sans esprit, dans ces éternelles promenades le long du mur, à l'heure amicale des récréations. Non, il préférerait s'asseoir sur un banc, entouré du cercle de ceux qui l'aimaient à cause qu'il les faisait rire, et qui le laissaient seul avec la joie

(1) Vauvenargues, t. III, *Sur le caractère des différents peuples.*